

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Fernand HAYWARD

Flâneries napolitaines

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 180-187

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Flâneries napolitaines

Napoli è la città dell' amore.

Matilde Serao.

Le vieux proverbe « *Vedere Napoli e morire* » chantait dans ma tête avec la persistance d'un refrain joyeux lorsque le chemin de fer, déroulant son ruban noir à travers les grasses campagnes de l'antique Campanie, m'amenait pour la première fois à Naples, il y a un mois ⁽¹⁾. Dans la somnolente torpeur qui m'envahissait à voyager, oppressé par la forte chaleur du jour, en ce Midi inconnu, je songeais à mes rêves d'enfant et de jeune homme qui si longtemps avaient caressé cette chimère en apparence insaisissable : voir Naples ! En même temps, la force des préjugés, la hantise des récits toujours entendus me donnait un petit frisson de crainte à l'idée de me trouver bientôt seul dans la cité de la Camorra où, pensais-je, je courrais le risque d'être dévalisé à chaque tournant de rue. Et ce fut dans ces sentiments, mélange de crainte, d'espoir et de joyeux orgueil, que je me trouvais seul tout à coup sur la place de la gare, en face

(1) Ces brèves notes furent prises au jour le jour l'an dernier durant un séjour de quelques semaines qui furent de paradis, dans cette Naples dépeinte alors par les journaux comme un lieu de désolation et un foyer d'épidémie cholérique.

Si je me décide aujourd'hui à les publier dans notre *Eveil*, le courage et le temps me manquent pour y rien changer.

Je demande son indulgence au lecteur et mon espoir est qu'il trouve dans ces pages, sinon une valeur d'écriture, du moins quelque fraîcheur et quelque sincérité et qu'elles lui inspirent le désir d'aller flâner à son tour au bord du golfe bleu,

« Dans Naples la charmante et Torre del Greco. »

Florence, 26 juin 1912. F. H.

de la grande statue de Garibaldi, hêlé par les cochers de fiacre, un peu étonné de ne voir que de banales rues modernes de grande ville, au premier coup d'œil, et méfiant comme un Normand à la foire des chevaux.

Maintenant, sans connaître Naples à fond, j'en ai parcouru les grandes artères et les ruelles, j'ai promené ma rêverie au bord de son golfe, je me suis enivré de son panorama des hauteurs du Vomero et de San Martino, j'ai écouté ses chansons à Pausilippe en regardant le soleil se coucher au fond du golfe de Baïes. Plus qu'autre chose j'ai recueilli des impressions toutes spontanées et sincères ; je n'ai point eu le temps ni le courage même de me livrer à une étude approfondie de la situation sociale de Naples et des conditions de sa population, aussi ne voudrais-je ici que dire quelques-unes de ces impressions reçues en cours de flâneries.

Naples diffère tant des villes de l'Italie centrale, de Florence, de Rome, qu'il faut faire effort pour se rappeler que l'on est encore dans le même pays. L'unité italique est plus politique qu'ethnique et sociale. C'est une vérité dont je me doutais fort déjà, mais dont j'ai achevé de me convaincre ici. L'énorme différence qu'il y a pour moi entre des villes comme Florence et Rome — je ne parle pas de Milan, de Gênes ou de Turin qui sont des villes d'affaires et de commerce avant tout — et Naples, c'est que les premières invitent à penser et ne laissent se pénétrer de leur charme qu'au prix d'un effort intellectuel dont la récompense est proportionnée à son intensité, tandis qu'elle, la cité parthénoépéenne, nonchalante et voluptueuse, invite au repos, à la contemplation muette et au rêve, rêve que crée le miroitement bleu des eaux de son golfe, l'azur profond de son ciel, la coupe des collines

qui bordent sa baie, la beauté de ses habitants et la joie de sa vie exubérante.

La féerie est à Naples continue. Car c'en est une de voir le panorama de la ville et du golfe, avec le port au premier plan, puis l'alignement sur la côte gracieusement recourbée des localités suburbaines, Portici, Torre del Greco au pied du Vésuve, puis Torre Annunziata, Castellamare, Sorrente. Au fond, Capri, avec ses deux montagnes nerveusement découpées, émerge sombre de la mer et barre l'horizon. A droite la crête verdoyante du Pausilippe, où de blanches villas rient au milieu des châtaigniers, achève d'enserrer les eaux du golfe comme une gemme précieuse est entourée d'un anneau d'or. J'ai contemplé longuement un matin ce spectacle inoubliable des hauteurs du Vomero, sur l'étroit balcon qui entoure la loggetta du vieux couvent cartusien de San Martino, aujourd'hui monument national et musée d'histoire napolitaine. Le vent de la mer soufflait avec violence et fouettait le visage, et en mettant la main à l'oreille on percevait distinctement la grande rumeur formée des mille bruits de la ville qui montait jusqu'à ce monastère silencieux et recueilli.

Un soir, je suis allé au Pausilippe. Le tramway suit la rive et passe devant des villas luxueuses entourées de jardins ; il traverse des faubourgs où, comme partout à Naples, des enfants plus ou moins déguenillés, crient et jouent. A mi-route, on passe à côté du vieux château de donna Anna Caraffa qui plonge ses puissantes murailles à demi-ruinées dans la mer. De l'extrémité de la ligne il faut encore faire à pied un court trajet sur un chemin poudreux bordé d'yeuses et de pins. Et tout à coup, d'une terrasse en ronde, on découvre ébloui le merveilleux spectacle du golfe de Baïes dont la rive est malheureusement souillée par d'horribles cheminées d'usine. Mais, abstraction faite de ce détail

fâcheux, l'œil ravi découvre la petite île de Nisida au premier plan, sur un rocher de laquelle se dresse un donjon gothique. Nisida est une colonie pénitencière. A gauche, dans la verdure des châtaigniers, on aperçoit des cratères éteints et la longue tache blanche de la *Solfatara*, mine de soufre abondante. Derrière Nisida, le cap Misène s'avance dans la mer comme un éperon de navire énorme. C'est une bande de terre longue et inégalement étroite.

Derrière le cap Misène, c'est la patrie de Graziella qui apparaît, la petite île de Procida. Derrière encore, bornant l'horizon, Ischia se découpe sur le ciel transparent avec la bosse en dos de dromadaire de sa montagne. Sur la côte, un peu à droite, on devine Pouzzoles, caché par un repli de terrain, l'antique cité romaine où saint Paul venant à Rome débarqua. Derrière les falaises enfin, tout à fait sur la droite, se cache Cumès, la vieille résidence de la Sibylle mystérieuse. Pendant que je demeurais rêveur à contempler ce spectacle évocateur et grandiose, l'imagination bercée par la musique d'une bande de chanteurs ambulants en train d'exécuter les dernières créations de l'année, le soleil lentement descendu vers l'horizon à l'occident avait pris l'aspect fantastique d'un énorme globe d'or flamboyant, sans rayons, qui rapidement descendait vers la mer. Et très vite, dès que la boule gigantesque et aveuglante l'eut effleurée, elle descendit à pic dans l'eau et disparut. Alors ce fut l'incendie du ciel et la gamme délirante des teintes, l'or pâle, le rouge orangé, puis le vermillon, puis le rose, un rose exquisément tendre et transparent et enfin cette couleur si spéciale, si merveilleusement lumineuse, le vert pâle du ciel à l'endroit où les tons ardents se mouraient. Je dus m'arracher à cette contemplation féérique, mais ce fut pour admirer au

retour les teintes violettes du Vésuve sur les flancs illuminés duquel la lave mettait de larges taches noires. Quand l'ardeur des tons s'éteignit, la lune, une belle lune pleine et lumineuse, se leva sur le golfe de Naples, projetant sur ses eaux obscurcies, au pied des vieilles murailles grises du donjon de Donn' Anna, un large reflet d'argent au milieu duquel dansait, fantastiquement, une barque à voile blanche...

Et quand la nuit fut tombée tout à fait, sous le scintillement des étoiles, je contemplai longuement encore la clarté lunaire, la nuit transparente, les milliers de lumières qui cascaded de Portici à la pointe du Pausilippe, de Capodimonte au Castello dell' Ovo, en fredonnant le joli refrain de la plus récente canzone de Piedigrotta :

« U' canto alla luna. »

J'ai dit plus haut que Naples différait fort du reste de l'Italie. C'est un phénomène qu'il est aisé de comprendre en se remémorant son histoire. Jamais elle n'a connu l'indépendance, le libre épanouissement de sa vie nationale comme les républiques de Florence, de Siègne, de Pise, de Gènes ou de Venise.

Rome elle-même, malgré beaucoup de vicissitudes au cours du Moyen-Age, a connu sous les Papes une grandeur et sa population un bien-être qui ne furent jamais le partage de Naples, laquelle, de la chute de l'empire romain à l'entrée de Garibaldi, n'a fait que passer d'un joug étranger pesant à un autre plus dur encore.

Parthénope fut une colonie éolienne fondée vers le VI^me siècle en même temps que la voisine, Pouzzoles. Sa position merveilleuse et naturellement favorable au commerce, grâce à son port, en fit de bonne

heure une cité d'affaires et de plaisirs. Lorsque la ville eut été prise avec les autres colonies de la Grande-Grèce par les Romains, les riches citoyens de l'Urbs y vinrent construire des villas et en firent leur résidence favorite. Virgile écrivit *l'Enéide* dans sa villa du Pausilippe où l'on montre encore une pierre qui passe à tort pour son tombeau. Le fameux et glouton Lucullus possédait un palais magnifique au bord du golfe, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le Castello dell' Ovo. Tibère construisit à Capri une villa de marbre dont on montre encore les restes.

A la chute de l'empire, Naples tomba au pouvoir des Lombards envahisseurs et triomphants. Puis tour à tour, elle fut entre les mains des Grecs et des Normands qui en demeurèrent les maîtres jusqu'au XIII^{me} siècle, époque à laquelle la maison de Souabe s'en empara. Frédéric II, toujours en lutte avec la Papauté, y séjournait volontiers au Castel Capuano qui sert actuellement de Palais de Justice. Des Hohenstauffen Naples passa sous la puissance de la maison d'Anjou. Charles, frère de Saint Louis et qui lui ressemblait si peu, la réunit au royaume des Deux-Siciles sur le trône duquel le Pape Alexandre IV l'établit afin de détruire la puissance Souabe dans le midi de l'Italie. Une tentative de réaction en faveur des Hohenstauffen aboutit à l'assassinat sur la Piazza del Carminè du pauvre petit Conradin, le petit-fils encore enfant de Frédéric II. On visite son tombeau dans la belle église du Carminè. La maison d'Anjou fut particulièrement funeste à Naples. Il suffit de rappeler pour mémoire les débordements des deux reines. Jeanne, la première, arrière-petite fille de Charles d'Anjou, qui eut quatre maris, et l'autre, Jeanne II, sœur débauchée du cruel roi Ladislas (XV^e siècle.)

Cette dernière reine laissa son royaume à Charles

d'Aragon, puis le répudia comme héritier et désigna pour lui succéder René d'Anjou. Dans la lutte qui éclata entre les deux prétendants, Charles d'Aragon demeura vainqueur et le royaume de Naples passa à une maison espagnole. Après une succession de cinq souverains, Naples fit partie de l'apanage énorme qui échut à Charles-Quint, et le royaume des Deux-Siciles fut ainsi directement rattaché à la couronne d'Espagne. Les successeurs du grand empereur firent gouverner Naples par des vice-rois qui pendant le cours du XVI^e siècle et du XVII^e, accablèrent la ville d'impôts formidables et donnèrent le spectacle des vices les plus éhontés.

La tyrannie des vice-rois espagnols fut cause de la célèbre révolte de Masaniello, le pêcheur d'Amalfi, en 1647, dont le résultat fut d'éphémère durée.

En 1707, Naples fut prise par l'Autriche. Les Bourbons avaient été mis sur le trône d'Espagne : Naples, en proie à mille tourments, secoua après quelques années le joug autrichien pour retomber sous celui de l'Espagne ; Charles III, devenu roi d'Espagne, céda le royaume des Deux-Siciles à son fils Ferdinand. Les Bourbons gouvernèrent Naples jusqu'à la révolution. Bonaparte, devenu empereur, y envoya son frère Joseph d'abord, puis Murat, l'époux de Caroline. Murat, après une incroyable série de vicissitudes, après avoir chassé les Anglais qui s'étaient emparés de Capri, après avoir trahi tour à tour Napoléon et les Alliés, finit après Waterloo par être fusillé, en débarquant dans son royaume qu'il espérait conserver.

Les Bourbons reprirent les Deux-Siciles. Ferdinand IV de Naples, devenu Ferdinand I^{er} des Deux-Siciles, François I^{er}, Ferdinand II, le roi *Bomba* et François II y régnèrent successivement. Traîtres à toutes leurs promesses, sourds à toutes les récriminations,

réactionnaires à outrance et cruels, ils suscitèrent un mécontentement tel que le mouvement *carbonaro* qui prépara le *Risorgimento*, fut plus intense dans le midi de l'Italie que dans tout le reste de la Péninsule. On surnommait — cette anecdote est connue — le gouvernement bourbonnien celui des trois F (forca, farina, feste, potence, pain et fêtes.)

En 1860 enfin, Garibaldi revenant de Sicile avec ses Mille, fit une triomphale entrée à Naples, après la défense de Gaëte où beaucoup de Suisses périrent pour la maison de Bourbon et où le roi François II obligea la reine à tirer elle-même le premier coup de canon du haut des remparts de la ville sur l'ennemi.

A Naples, Garibaldi qui, détail curieux, était accompagné d'Alexandre Dumas père, fut accueilli avec un enthousiasme indescriptible et l'antique royaume des Deux-Siciles fut réuni à l'Italie sous le sceptre de Victor-Emmanuel II.

Ce très bref résumé de l'histoire de Naples permet de comprendre mieux que par de longs commentaires la raison pour laquelle cette ville que la nature a tant favorisée, est demeurée encore étrangère en bonne partie au mouvement de progrès qui s'est dessiné dans le centre et le nord de la Péninsule ; pourquoi aussi sa population est demeurée pauvre et misérable, conservant des habitudes de paresse, de saleté, d'immoralité souvent même, infiniment déplorables. Jamais cette race qui possède — tous ceux qui connaissent à fond Naples, s'accordent pour le dire — des qualités admirables d'endurance, de charité, de désintéressement, n'a pu s'essorer, vivre d'une vie autonome. Ecrasé de longs siècles sous une tyrannie souvent renouvelée dans la forme, mais toujours oppressive, parfois abjecte, le peuple napolitain conserve la tare indélébile des peuples esclaves, le servilisme et l'instinct de la paresse. Fern. AYWARD.